

Annexes

Entrevue avec Laure Hauden : Responsable Com au BPS22

-- Tout d'abord, quelle est la nature de votre fonction dans l'établissement ? Et depuis quand ?

Je suis arrivée au BPS22 en mars 2014. Je suis responsable de la communication. Et pour Asphalte plus précisément, le BPS22 était à la manœuvre artistique et moi j'étais responsable de toute la biennale. Aussi, toutes les autres choses qui touchaient aux partenaires, à la danse... C'est nous qui coordonnions tout en rapport avec la communication.

- **Le street art :**

-- Quand le street art est arrivé dans votre programme ? Quand ? Comment ? Pourquoi ?

Le BPS22 existe depuis 2004. Pierre-Oliver Rollin a toujours eu une ouverture vers ce type d'art. Car pour lui cela fait partie des questions de société, de l'évolution de l'art, etc. Déjà je pense qu'en 2008 il a fait appel à Jean-Luc Moerman issu du street art, et qui a fait toute une intégration picturale dans le BPS22. A l'époque il n'avait pas encore été rénové. On avait une salle qui était en fait l'ancien gymnase de l'Université du Travail de Charleroi. Et il était intervenu sur tous les murs avec une peinture fluo et des peintures un peu abstraites qui font penser à du tribal. Ça s'appelle « Connecting Everything » et c'est vraiment la première, je crois, intervention de street art dans le BPS22.

Il y a eu aussi.... Forcément on a une collection et on a un comité d'achat pour enrichir cette collection, et donc il a voulu ouvrir cette collection au street art aussi. Et donc forcément il y a eu des achats par rapport à ça.

-- Y a-t-il un rapport particulier entre BPS22 et le street art ?

Oui c'est clair que par rapport aux autres musées de Charleroi, le Musée des Beaux-Arts, le Musée de la Photo... Il n'y a pas du tout le même rapport.

-- Quelles conséquences a eu cette intégration ? Au niveau économique, de fréquentation du public, retours positifs ou négatifs ? Etc.

Au niveau économique, ça je ne saurais pas vous dire car je n'étais pas là. Les horaires aussi étaient un peu bizarres, on n'était pas ouvert toute l'année, et quand on était là c'était de 11h à 18h.

On a été rénové en 2014, on a ré-ouvert en mai 2015. Et quand les fidèles, les carolos ont vu la salle rénovée et qu'il n'y avait plus les fresques de Jean-Luc, ils disaient "Oh c'est dommage, la fresque n'est plus là." C'est quelque chose du coup qui est resté dans l'inconscient collectif de tout le monde.

- **Asphalte :**

- Quelle est l'origine du festival Asphalte ? (Idée première)

C'est une origine politique. C'est Paul Magnette qui voulait vraiment valoriser Charleroi, même si Charleroi est encore en transition, il l'était encore plus à l'époque. Il a fait appel à toute une série de partenaires et une ASBL a été créée qui a mené le projet de bout en bout et qui existe encore aujourd'hui. Pierre-Olivier a été appelé donc pour pouvoir proposer l'axe art plastique et des interventions urbaines dans la ville de Charleroi. La volonté était vraiment de mettre en valeur la ville et de pouvoir en fait revenir à ce que les gens puissent découvrir les recoins de la ville à pieds et

puissent revenir dans le centre aussi. On a créé un parcours qui va de la ville basse jusque à ville haute. Encore aujourd'hui pour certaines fresques ça marche encore bien. L'office du Tourisme a encore pas mal de visites par rapport à ça. Et jusqu'à encore il y a peu, France 2 est venu faire un reportage là-dessus. Ça reste et les gens aiment ça.

-- En quoi consistait en gros le festival (les activités prévues...) ?

Celles de 2012 et 2014... Pour 2012 c'était vraiment un coup d'essai. On a d'ailleurs appelé ça Asphalte#0 parce que ce n'était pas encore bien mis en place au niveau des partenaires, etc. C'était aussi plus l'aspect social car le CPAS a pris en charge beaucoup de choses par rapport à ça avec un village associatif, des conférences, et beaucoup d'interventions. Et puis le BPS22 lui a pris part au projet Inside Out avec JR. Dans ce cadre, on a fait appel à la population où les gens se faisaient prendre en photo avec le même décor (noir et blanc avec des poids) et le sourire était demandé. Et donc il y a eu beaucoup beaucoup de personnes qui ont répondu, et puis voilà on les a imprimées et elles ont été collées dans toute la ville. Après il y a eu plein d'activité qui ont été prévues par le BPS22. Au vernissage, il y avait un parcours, on avait fait une carte où les gens pouvaient suivre un itinéraire, etc. Pour moi, c'était la plus grosse activité. Moi à l'époque, j'ai vécu cela en tant que spectateur, donc je ne sais pas vraiment ce qu'il y a eu en dehors de JR. Et en 2014, en dehors de l'aspect art plastique, on avait d'autres partenaires comme l'Eden, Charleroi danses, le Rockerill, l'Ancre... Qui ont fait des propositions. La biennale s'est ouverte en mars jusqu'en octobre. Mais la partie vraiment art plastique c'était de mai en juin. A partir de mai, l'Eden a fait une scène hip hop par exemple. Comme c'était l'art urbain, tout le monde s'est un peu approprié le thème. Donc l'Eden a fait du hip hop, l'Ancre a présenté des activités qui parlaient beaucoup de la ville en elle-même. En 2014, on avait notre QG dans l'ancienne piscine de l'UT et donc on a investi, on a fait un point de rencontre où les gens se retrouvaient et portaient de là pour le petit parcours. Et dans ce QG, on avait aussi des événements. On a eu aussi un concert au Rockerill d'Oscar and the wolf, au début quand il n'était pas encore vraiment connu. Charleroi danses a fait aussi pas mal de choses autour du hip-hop, avec 3-4 spectacles.

-- En faisant du street art, vous vouliez toucher plus de monde et élargir le public du BPS22 ? Ou à l'inverse, sensibiliser votre public habituel au street art ? Ou les deux ?
D'une part c'était de vivre le BPS22 hors les murs, car à l'époque on était en travaux donc on n'avait plus rien. Donc on a fait beaucoup de projets à l'extérieur pour exister pour notre public. C'est clair que ça nous a amené un nouveau public et une plus grande visibilité au niveau national et international. En 2014, on a vraiment fait venir des artistes qui sont des peintures du street art grâce aux commissaires Alice van den Abeele et Raphaël Cruyt. Eux sont vraiment les propriétaires de galeries à Bruxelles et qui gèrent aussi, en cohérence, le Mima (le Musée Art Urbain à Bruxelles). Ce sont des personnes qui ont fait le commissariat, qui nous ont amené des artistes et aussi une visibilité. Forcément oui ça a fait connaître le BPS22 à un public différent grâce aux arts urbains.

-- Ressentez-vous cette contradiction (street art – musée) pendant Asphalte ? Vous recevez des remarques de la part des artistes ? Et au niveau du public ? Bien reçu ?

Non, pas du tout.

-- Avez-vous des archives des œuvres qui étaient affichées et que je pourrais me procurer ?

Tout ce qui est visuel presse, je peux vous le transférer. Voir la page Facebook de Asphalte car ce n'est plus le BPS22 qui s'en est chargé. Voir aussi le vimeo quand les artistes étaient là, pendant qu'ils faisaient leur fresque.

- **Communication**

-- Les moyens de communication sont-ils différents pour Asphalte ? Est-ce qu'une mise en scène particulière ou manière de communiquer différente a été pensée ?

Moi je venais d'arriver. Ni le BPS22, ni Asphalte n'était présent sur les réseaux sociaux. A part des communiqués de presse et des dossiers prévus pour les expos, il n'y avait vraiment pas grand-chose du tout. Du coup pour Asphalte, on a dû tout créer. On a créé une page Facebook, un site internet, également deux brochures. En fait on avait une brochure pour les événements de toute la biennale. Et on a créé une espèce de guide du visiteur avec des stickers, des petits trucs sympas comme ça, avec une carte dépliant à l'intérieur de la brochure pour la biennale. Et en parallèle je m'occupais aussi de toute la communication du BPS22. Tout s'est créé à ce moment-là, mais tout a été classique quoi. Rien de très original si ce n'est l'envergure qu'a pris le côté presse. Car la presse s'est beaucoup intéressée à cela. La presse flamande aussi, ce qui assez rare en Wallonie. Du coup pour cette presse il y avait une communication presque individuelle quoi. On prenait les journalistes à pieds ou en voiture, et on les emmenait dans la ville pour qu'ils découvrent les fresques, les artistes, les commissaires qui étaient là... Donc on a pris 2-3 jours vraiment pour faire tout ça. En dehors de la conférence de presse qui avait eu lieu une fois pour toute la biennale. Sinon c'était assez classique, à part cette brochure qui était un peu différente. On a fait aussi des petits concours avec les stickers, ils devaient prendre des photos avec les événements et dire ce qu'ils avaient préféré là-dedans. Les gens sont été assez réactifs. Aussi, comme on avait un gros sponsor Ethias qui a voulu faire des concours aussi pour faire gagner des goodies Ethias etc... On demandait aux gens de réinventer le logo Asphalte et les 4-5 gagnants ont gagné des cadeaux. Ce sont des petites activités en dehors de la communication classique comme je disais : communiqué de presse, dossier de presse, conférence, visites,...

- **Ville :**

-- Comment s'est passé le festival par rapport à la ville de Charleroi ? En d'autres termes, avez-vous eu besoin d'autorisations particulières (comme c'était affiché dans la ville) ?

Ça a été beaucoup de boulot. Il y avait certains murs qui appartenaient à des privés. Par exemple, pour Charleroi Expo ce n'était pas la ville mais une SPRL. Du coup, il a fallu faire des conventions etc... Est-ce que la fresque pouvait être pérenne ou devait être repeinte. Tout ça a été des négociations quand même assez longues. Après c'est vrai qu'au niveau de la ville il y a eu un suivi... Ça a été facile mais quand même assez long. Il y avait une chargée de production derrière qui gérait tout ça et qui pouvait aller négocier avec les propriétaires ou les associations qu'elles soient privées ou non. Dans l'ensemble, tout ce qu'on avait pointé, tous les murs qu'on avait pointés, on les a eus. Les gens étaient assez réceptifs et tout c'est bien passé.

Il y a eu un artiste, un qui est spécialisé dans les collages, qui est venu incognito, un peu en mode pirate. Il l'a fait à la rue de la montage, dans le quartier chaud là près de la gare. Mais ça, par exemple, on n'a pas demandé l'autorisation forcément. Parce qu'il était là incognito, on ne savait pas quand il arrivait, quand il repartait... Pour certains artistes, on a fait comme ça puis c'est passé. Et c'est aussi un peu le principe

de l'art urbain, c'est de faire ça sans autorisation finalement. Ça a été bien reçu. Et le fait qu'ils viennent comme ça sans autorisation, ils n'ont jamais eu de problème non plus. Ça a été. (Les artistes : Escif et Poch)

- **Artistes :**

-- Au niveau des artistes, est-ce que le contact avec eux était facile ? Comment ça s'est passé ? Vu que comme je disais il existe cette dualité entre street art et institution.

Pour cela, on passait principalement par les deux commissaires. Eux étaient vraiment en relation presque quotidienne avec eux. Le seul contact c'était pour quand ils venaient à Charleroi, s'ils avaient besoin d'une chambre d'hôtel ou autres. Là on prenait le relais. Ça s'est toujours bien passé et ils étaient toujours contents à la fin de leur séjour, donc aucun problème.

-- Ces commissaires sont venus à vous ou vous êtes allés vers eux ?

C'est Pierre-Olivier qui a voulu travailler avec Alice et Rafael.

-- Les œuvres ont-elles été choisies par l'artiste ou par vous ? Ils avaient des règles à respecter, des attentes ?

On leur donnait l'endroit, ce mur-là. Ils faisaient des propositions artistiques et nous les montraient. C'était rare qu'on leur dise « non ce n'est pas bien, non fais pas ça ». On était ok et puis on mettait tout en place au niveau matériel, au niveau régie (s'il avait besoin d'une camionnette ou quelque chose comme ça). Il n'y a jamais eu de frustration ou de changement à la dernière minute. Ou peut-être pour le « Bisou, m'chou » où l'artiste a changé de couleur au dernier moment. Mais voilà, ce n'était pas très très grave. Ils arrivent aussi à faire un projet sur base de ce qu'on leur envoie, et on communique par mail mais après quand ils sont vraiment sur le terrain il change parfois un peu leur composition mais ce n'est jamais très flagrant et problématique. Ça n'avait pas une influence énorme sur le projet de base.

-- A l'inverse, ils vous ont soumis des conditions pour exposer ou pas ?

Au niveau des lieux, non. Au niveau de l'anonymat, oui. Certains ne voulaient pas être en contact avec quelqu'un de chez nous. Alice lui avait donné toutes les infos en amont. Il ne voulait absolument ne pas être vu, ni reconnu. Todd James aussi, un américain, il voulait bien peindre en journée sans problème et qu'on l'accompagne. Mais il ne voulait pas qu'on le prenne en photos ou alors il fallait le faire de dos ou cacher son visage. Il ne voulait pas être reconnu non plus et je pense aussi qu'il n'était pas très à l'aise avec ça car il était assez timide.

Chacun avait sa manière de travailler et ses désirs. Mais de manière générale, tout le monde a travaillé avec l'équipe et tout s'est bien passé.

-- Avez-vous quelque chose à rajouter ? Un point que vous pensez important et qu'on n'a pas cité ou encore une anecdote particulière là-dessus ?

Je répète pour que le BPS22 ça nous a vraiment apporté une bonne visibilité. Dû au fait qu'on était plutôt enfermé. Ça nous a apporté une grosse renommée. Tout le monde voit encore les fresques aujourd'hui, tout le monde s'en souvient. Il y a aussi le « Bisou m'chou » là qui reste et les gens de Charleroi se l'approprie vraiment. Il y a une bière qui existe qui s'appelle « Bisou m'chou », il y a des t-shirts (T-shirt Mania) qui sont fait avec ce genre de tag du même genre. Il y a vraiment des choses qui sont restées dans l'inconscient que ce soit le « Bisou m'chou » ou que ce soit la grosse fresque avec ses carrés de toutes les couleurs... Ce sont vraiment des choses que les gens voient tout le temps. Pour eux, ça fait vraiment partie de l'identité de Charleroi.

Je pense que beaucoup disent que Charleroi maintenant c'est le « Bisou m'chou » ou les quelques fresques connues. On oublie que ça a été en 2014 pour Asphalte. C'est vraiment entré dans la collectivité.

Entretien avec Pascal Verhulst :

Attaché culture au cabinet de monsieur Paul Magnette

Merci tout d'abord de prendre le temps de répondre à mes questions. Premièrement je vous demanderai juste de me dire la fonction que vous occupez actuellement et en quoi cela consiste?

Cela fait 4 ans et demi que je suis ici, au cabinet du bourgmestre. Je travaille étroitement avec lui sur tous les dossiers carolos. Je m'occupe donc de Charleroi mais d'un point de vue culturel. Et auparavant j'étais directeur du Vecteur, qui est une plateforme pluridisciplinaire ici à Charleroi.

-- Quel est votre lien avec Charleroi, êtes-vous carolo ?

Oui oui, je suis carolo, j'habite Charleroi et c'est important aussi d'être sur le terrain et de bien connaître la ville. Auparavant cela faisait 20 ans que j'étais opérateur culturel donc je connais quand même bien le domaine. Lorsque Pierre-Olivier Rollin (directeur BPS22) a lancé la formule #0 d'Asphalte, moi j'étais encore directeur du Vecteur à l'époque et ça s'est vite décanté sur le fait de pouvoir développer tous les deux ans une biennale qui puisse en tout cas faire le lien entre l'espace public et les interventions artistiques.

-- Quel est votre rapport personnel avec le street art en quelques mots ? Que pensez-vous de la démarche ?

Forcément j'ai pu rencontrer pas mal de gens, des galeristes qui gravissent aussi dans ce milieu. Mon rapport au street art est positif je vais dire, à partir du moment où il apporte quelque chose. Et pas du côté en tout cas de l'intervention sauvage et horrible... et justement des tags qui foisonnent un peu partout seulement pour marquer un territoire. Le street art, par essence, est un art urbain qui fonctionne sans autorisations. Malheureusement, tout le monde n'a pas un talent pour pouvoir s'exprimer de manière, en tout cas, intéressante pour s'exprimer dans l'espace public. Ici, ce qu'on a voulu faire avec Pierre-Olivier, c'est de structurer un tant soit peu les interventions. Comment ? En essayant de trouver dans la ville de Charleroi qui est en pleine reconfiguration, des sites qui puissent accueillir ces artistes de la manière façon qui soit. En sachant que l'on avait déjà une expérience antérieure, sur le street art, avec notamment Urban Green, qui s'était déroulé dans les années 2002, 2004, mais qui était plus axé sur Marchienne-au-pont. La première édition d'Asphalte, en tant que véritablement une manifestation de street art a eu lieu en 2014. Et c'était une opération assez compliquée, ça nécessitait des moyens importants et cela impliquaient aussi un certain nombre d'espaces et d'autorisations. Ça a été une grande aventure.

-- Selon vous, qu'est-ce qui fait qu'un dessin dans la ville soit défini comme une œuvre de street art et qu'un autre non ?

Eh bien, tout cela est relatif. Il y a déjà une subjectivité par rapport à l'acte. Ici, la différence c'est que le BPS22 qui était le coordinateur de tout le volet artistique, parce qu'au-delà du street art il y avait aussi de la danse contemporaine, de la musique électronique, on n'était pas seulement liés à des interventions dans l'espace public. Le BPS22, n'étant pas toujours spécialiste en la matière, a sous-traité à une galerie à Bruxelles qui elle, a amené aussi des artistes qui étaient dans son giron quoi. Après sur la

qualité des interventions, le ratio est très large... Il y a plein de choses que moi je trouve très belles d'une artiste espagnole et que plein de gens détestent. Donc vous voyez c'est assez subjectif... A ce niveau-là, faut toujours se lancer dans quelque chose et puis ça passe ou non.

- **Charleroi et le street art**

- Concernant les autorités de la ville de Charleroi, plus spécifiquement, quels sont leur rapports vis-à-vis du street art ?

C'est la première fois qu'un bourgmestre, de Charleroi en tout cas, tient à mettre la culture dans ses priorités de fonction, comme attribution majeure. Lui, son objectif c'était de faire descendre l'art dans la ville. On travaille beaucoup pour ça comme vous le savez, sur la réimplantation de musées, sur le développement culturel... On a consacré plus ou moins 42 millions d'euros, tout budget confondu pour développement structurellement en tout cas toute une série de lieu. Et justement, les interventions artistiques, et l'art contemporain sont des éléments importants pour Paul Magnette. Donc c'était cette convergence de vues entre les opérateurs culturels et la volonté du bourgmestre, de travailler avec des démarches différentes. Namur a suivi, Bruxelles avait déjà lancé quelques opérations il y a quelques années. Mais sur Charleroi c'est clair que maintenant ça devient un élément important. Il y a eu la deuxième édition d'Asphalte aussi en 2016, on redéploie un gros projet d'art contemporain, qui n'est pas du street art certes, mais il y en a qui pourraient s'en approcher. Il y a une intervention par exemple qui s'appelle Art Public... Voilà donc on continue, on perpétue... Asphalte n'était pas un coup d'essai ou un évènement isolé. Il rentre complètement dans un contexte, dans un concept de développement culturel dans l'espace public.

- Donc vous voyez une réelle évolution dans ces relations ?

Oui on voit clairement l'évolution et surtout une modification des paramètres culturels que ce soit en termes d'investissement, de suivi et de soutien des opérateurs. On a une grosse diversité aussi à Charleroi. On a l'avantage d'avoir, dans le centre-ville même, près de 85% des opérateurs qui sont concentrés dans cet espace géographique et surtout, personne ne se fait concurrence. Donc on est vraiment dans des esprits de collaboration, dans une volonté d'avoir des programmes qui sont assez singuliers. Et Asphalte, c'est une série d'interventions qui sont bien réfléchies. Pour la deuxième édition justement, on entrait dans un concept de dialogue avec le citoyen. Ce qui n'a pas été le cas pour la première où là c'était plus des installations plus techniques.

- **Le festival**

-- Comme je vous disais, je me concentre plus précisément sur le festival Asphalte. Après avoir appelé le BPS22, on m'a dit que le festival était une initiative de monsieur Magnette. Quelle a été l'origine du projet ?

C'était d'abord une volonté de Pierre-Olivier Rollin du BPS22 et ensuite dans l'élaboration... On a construit l'évènement de manière parallèle. Dans le sens où, il a fallu définir des budgets, il a fallu définir des périodes, des zones dans la ville... C'est un travail donc collectif et qui a demandé beaucoup de polyvalence. Après on a eu la chance d'avoir certains moyens qui nous ont permis d'assouvir nos ambitions. Chose que l'on n'a pas su faire pour la deuxième édition car on savait que le budget de la première était relativement élevé donc on a revu un peu nos prétentions à la baisse tout en gardant des interventions majeures. Sinon oui, ça a nécessité beaucoup de travail,

beaucoup de réunions, il a fallu créer une structure aussi. Ce n'est pas tout d'organiser un évènement mais il faut toute une structure qui l'accompagne. Et la ville en tant que telle n'est pas organisatrice, elle est fédératrice. Elle est là pour aiguiller, donner des moyens mais pas pour organiser. Donc il a fallu créer une cellule, une ASBL qui s'appelle ASBL Asphalte, et autour de ça, fédérer les acteurs culturels dans cette édition. Tous les grands acteurs de Charleroi étaient tous quasiment impliqués dans cette organisation. Vous savez quand il y a de l'argent en jeu, il faut arbitrer les choses et ce n'est jamais simple. Donc ça a été assez fédérateur inévitablement, mais cela a pris du temps, on a mis un an pour préparer cela.

- *Quels ont été les différents acteurs dans l'organisation, à part les gens du BPS22 et vous-même ? Des acteurs communaux ?*

Cela est très simple. C'est notre service urbanisme ici, notre cellule évènement, etc... Au niveau de la Région wallonne, vous avez justement une personne de référence pour tous les projets urbanistiques, et lui aussi était impliqué dans la réflexion. Cela s'est passé relativement vite. Ensuite, c'est le service de police, le service de pompier... Charleroi est une grande ville donc il faut fédérer beaucoup de monde. Il faut que tout le monde soit sur la même ligne en termes de communication, en termes d'échange d'idées et que chacun perçoive réellement l'intérêt de la manifestation.

- *Justement vous parlez de la police, au niveau de la réglementation, est-ce que cela s'est bien passé ? Y avait-il des conditions à respecter ?*

Il y avait oui des conditions à respecter au niveau de la sécurité. Vous savez, ne fut-ce que pour installer les différents évènements, il faut des animateurs, il faut des policiers de rue... Ensuite au niveau de l'urbanisme, on s'est rendu compte qu'il ne fallait pas de permis en tant que tel pour une œuvre qui était éphémère... L'apprentissage il était à tous les niveaux car pour nous c'était nouveau aussi. J'ai de l'expérience dans l'organisation d'évènement mais pas du tout dans le suivi comme cela. Ce sont des projets qui nécessitent quand même des moyens humains et importants. Autour d'Asphalte il y avait aussi un régisseur général, qui lui coordonnait les différentes interventions, les plannings. Et ensuite il y a la comm aussi, c'est important, le reste c'est de la communication quoi.

- *Comment s'est déroulée la collaboration entre ces différents acteurs ? (Tous d'accord, frictions... ?)*

Comme partout, je veux dire, les tensions elles se vivent à tous les niveaux, que ce soit professionnel ou familial. Alors oui il y a eu quelques tensions mais dans l'ensemble cela s'est relativement bien passé. Déjà les opérateurs et les institutions ont l'habitude de travailler entre elles, de collaborer. Puis c'est juste une question de bon sens. Ensuite, c'est vrai qu'il y a toujours le stress des derniers jours, de la finalisation de certaines choses. C'est certain qu'il y a du stress mais c'est quelque chose de sain et de normal d'en avoir. S'il n'y a pas de stress, je pense qu'il y aurait un problème.

- *Il y avait des aprioris ou des préjugés chez certains de ces acteurs au sujet du street art en lui-même ?*

Ici déjà il faut préciser que le street art n'était pas fait de façon illégal. Maintenant non il n'y a pas eu de préjugés, il faut se dire que les gens vivent avec leur temps aussi. L'apparition du street art et de ses interventions à New York au départ c'était quelque chose de très « pirate », mais on en est loin aujourd'hui. C'est vrai qu'il y en a encore qui fonctionnent de cette façon-là et qui ne veulent pas entrer dans un moule institutionnel et je les comprends. Donc il faut faire la part des choses et au-delà du fait qu'il faut sortir seulement des réglementations, on n'a pas fait seulement, comme

diraient certains, des dessins sur les murs quoi. Cela dépasse ce cadre-là. Pour les artistes qui se considèrent encore comme ça, qui sont intègres, pour eux c'est une hérésie ce que l'on fait. Voilà.

- **Représentations**

- *Ce festival vous a-t-il fait changer d'avis sur la pratique du street art ? Votre regard a-t-il évolué par rapport à cette pratique ?*

Non pas du tout, moi je trouve que ce sont des gens extrêmement talentueux, qui travaillent parfois dans des conditions qui ne sont pas simples car les revêtements ne sont pas toujours de qualité. Ce sont des gens extrêmement professionnels, tous ceux avec qui on a travaillé. Et la vision comme ça, artistique urbaine m'intéresse beaucoup. Maintenant je pense qu'on a vraiment beaucoup de gens talentueux qui se défendent très bien en Belgique. C'est la poursuite aussi des moyens d'expression du hip-hop par exemple... Ça accompagne parfaitement la vie dans notre société. Je préfère que les gens interviennent de cette façon-là plutôt que de faire des signatures un peu partout, de délabrer la ville en salopant l'espace public. Je trouve que nos interventions sont faciles d'accès. On a beaucoup parlé du « Bisou m'chou » qui se trouve sur le Palais des Expositions qui au départ, plusieurs personnes critiquaient cela, en se basant sur l'aspect financier et basique des choses. Et maintenant on remarque que, ce qui est intéressant, c'est que pas mal de carolos se sont approprié cette intervention. Il y a eu la création d'une bière, de t-shirts,... C'est ça aussi qui est intéressant. Ce n'est pas seulement le fait d'installer quelque chose quelque part, c'est de pouvoir le faire vivre aussi. Et d'être vraiment dans cette vision très globale.

-- *Les réglementations ont-elles évoluées après ce festival ? Si vous ne savez pas, connaissez-vous quelqu'un qui pourrait me répondre ?*

Oui cette personne est en vacances en ce moment justement, c'est notre directeur de l'urbanisme. Avec lui on travaille sur ce que l'on va réimplanter ici car dans les 15 œuvres qui ont été choisies pour le projet Art Public, il y en a 4 qui sont pérennes. Et aussi, ce que je voulais dire, c'est que j vois de plus en plus de jeunes créateurs, de jeunes musiciens, qui sont de plus en plus touchés par ces mouvements urbains.

-- *Pensez-vous que ces acteurs de l'organisation ont changé leur regard sur le street art ?*

Ils étaient déjà convaincus. La ville de Namur est venue nous voir, Liège aussi... C'est quelque chose qui parle de plus en plus. Bruxelles a fait des fresques en bande dessinée, et chacun essaye de trouver un créneau pour valoriser ces interventions.

-- *Les contacts avec la police étaient-ils simplement au sujet de la sécurité ou aussi des autorisations ?*

A partir du moment où Asphalte n'était pas simplement de visionner des fresques, il y a eu des déplacements de groupes, il y a eu des vernissages, on a placé des containers pour des projets particuliers... ça rayonnait très largement. Toute une série d'événements était prévu et donc il fallait l'accord de la police pour qu'ils sachent que l'espace public seraient rempli. C'est l'idée de faire aussi les choses dans les règles et de ne pas avoir de problèmes par la suite.

Entretien avec Geneviève Lacroix :

Directrice de l'ASBL ASPHALTE

Tout d'abord, est-ce que vous pouvez m'expliquer un peu votre fonction actuellement au sein de l'ASBL ?

C'est assez compliqué. En 2012, j'ai été amenée à coordonner l'édition #0, parce que j'étais responsable de la cellule Partenariats du CPAS de Charleroi. Et donc le projet a été initié par Olivier Jusniaux qui était à l'époque le directeur général du CPAS de Charleroi. Pourquoi le CPAS ? Car on avait une habitude un peu d'ensembliser dans notre processus partenarial et qu'à ce moment-là au niveau de la ville c'était assez compliqué pour opérationnaliser tout ça. Mais l'initiative a été portée par le CPAS. L'idée au départ était de fédérer les opérateurs au niveau socio-culturel, mais aussi des associations et le monde économique. C'était vraiment se dire de remettre le focus sur la ville de Charleroi, mais en se basant sur ses valeurs sûres. Je parle juste de l'évènement et non du contenu jusqu'à présent. Deux ans plus tard, on s'est rendu compte que c'était compliqué d'opérationnaliser ce genre d'évènement au départ d'une structure publique qui a des procédures assez longues, qu'il s'agisse des marchés publics ou qu'il s'agisse de la gestion des flux financiers puisque cet évènement nécessitait d'aller chercher des subventions. Car ce n'était pas financièrement le CPAS qui portait. La structure d'un dispositif au CPAS était trop lourde donc on a créé cette ASBL. Au départ on s'est dit que ça avait quand même bien fonctionné, avec des choses à revoir mais en tout cas vu la mobilisation des partenaires, on s'est dit que ce serait bien que ça devienne un RDV. C'est l'idée de la biennale. Et cela s'inscrivait aussi dans un projet culturel de la ville parce qu'à l'époque Paul Magnette avait cette envie hein, on avait quand même le soutien politique. C'est l'idée de dire qu'il faut utiliser la culture comme outil de redéploiement de la ville. Et ensuite, on est passé d'un évènement #0 à une biennale qui s'est faite en 2014 et une autre édition en 2016. Il y a eu un premier président donc moi j'ai continué la coordination de l'évènement. Et puis après finalement j'ai accepté de prendre la présidence que je viens de lâcher car avec mon autre métier... c'est aussi beaucoup de défis. Voilà. Ça c'est pour mon rôle à moi. A retenir un peu l'évidence de mon métier de gestion des partenariats, c'est vrai que pour ma part je connaissais tant les opérateurs culturels, tant les opérateurs associatifs évidemment, les opérateurs public et parapublic. Je connaissais déjà la manière dont tout cela fonctionnait. Sur le plan du contenu, nous, on a beaucoup travaillé au départ avec Pierre-Olivier Rollin qui est le directeur du BPS22, qui lui était sur un projet intéressant avec l'artiste street art JR. Vous vous souvenez des sourires et de ce projet citoyen et donc voilà... C'était un projet qui était tout à fait emblématique de ce que l'on voulait. C'était de dire « ornons, habillons, Charleroi qui est vue comme une ville noire et sale. Et bien ornons les murs avec des sourires. Sortons de ce misérabilisme ambiant... ». Et donc c'était un peu ce clin d'œil là. Le CPAS avait subventionné en son temps un projet avec le Musée de la Photographie et une photographie qui avait lui, fait de magnifiques photos en couleur de Charleroi. C'était l'habillage de certains bâtiments avec ces grandes photos qui ont tenu. Donc l'idée de départ c'était de valoriser ces friches, changer ces défauts en qualités et en clin d'œil. Mais c'était aussi l'idée de faire une mobilisation citoyenne et donc de se demander comment des opérateurs culturels ou d'association peuvent aussi envoyer des messages. 2012 c'était d'une

part, habillons la ville, et d'autre part, démontrons cet élan de solidarité entre la culture, le monde économique, le monde socio-culturel... Donc voilà.

Après en 2014, ça a été un peu plus pointu, on a demandé à nouveau à Pierre-Olivier d'assurer la direction artistique de cette édition #1 de la biennale. Et là vraiment on a mis en paquet, c'était des fresques réalisées par des artistes internationaux. On était plus sur le Graf en tant que Street art. On a répété l'opération du coup, en lui donnant une autre ampleur car on a habillé aussi notre quartier général que l'on a fait dans l'ancienne piscine de l'UT avec de nouveau : participation du Théâtre de l'Ancre pour la participation théâtre, la participation des universités pour tout le côté académique et théorique sur l'utilisation du street art comme outil de réappropriation de l'espace public par la citoyen... En 2016, la direction artistique de l'édition était assurée par le bourgmestre de la ville de Charleroi. Pourquoi ? Parce qu'à ce moment-là Charleroi connaissait vraiment ces transformations urbaines majeures. On s'est alors demandé comment passer de la question du street art à une question plutôt d'une culture de la rue et de l'espace public. Il y a eu des œuvres par exemple, cette installations lumineuses sur le Quai et sur l'UT, et il y a eu un mobilier urbain qui était installé sur la Place de la Digue. Selon moi, elle était peut-être un peu trop conceptuelle, je n'étais pas fan. Ce n'était pas la meilleure édition pour moi mais ce qui est intéressant c'est quand même le passage du street art et l'art dans l'espace public.

Maintenant je ne sais pas ce qu'il se passera ensuite... C'est toujours un défi majeur d'organiser ce type d'événements. On doit tout le temps chercher des subventions au moment où on a dessiné et fait l'architecture de l'événement. Puis il faut toujours quelqu'un qui s'y colle en termes de direction artistique. C'est aussi intéressant de voir comment on négocie ça entre les opérateurs.

-- Quel est votre rapport personnel avec le street art ?

C'est déjà fort personnel car mon fils est graffeur mais sur Bruxelles. Mais ça fait toujours des discussions intéressantes parce que lui il dit « mais le street art est une expression sauvage et clandestine qui doit interroger l'espace public... ». Et donc quand moi j'arrivais avec Asphalte il me disait que c'était antinomique et complètement à l'inverse de ce que nous, artistes, nous défendons. Ça fait des discussions intéressantes entre nous. En même temps on parle la même langue, des mêmes démarches mais quand je lui parle d'un street artiste en particulier il me dit « ah oui c'est truc qui est venu regraffer sur l'autre... ». On voit quand même qu'il y a des questions de territoires aussi qui sont très fortes ainsi que des conceptions presque politiques du street art et de l'occupation de l'espace urbain, d'interpellation... C'est très différent de ce que nous on a pu faire pendant la biennale. Par exemple, c'était rigolo mais Pierre-Olivier a eu l'occasion de faire des curateurs d'une œuvre au Palais d'Egmont... Et il m'avait demandé si mon fils était intéressé car il recherchait des artistes pour orner tout le palais. Mais il l'a, pour ne pas dire autre chose, envoyé sur les roses, et son groupe aussi en disant qu'il était hors de question de produire quelque chose dans ces conditions au palais d'Egmont. Voilà donc Pierre-Olivier a dit qu'il comprenait et il a fait appel à des artistes qui l'ont fait, qui sont des artistes qui ont une conception aussi bien à eux du street art. Ils nous ont dit qu'ils voulaient bien aller interroger un lieu comme le Palais d'Egmont en y mettant des marques de street art. C'est comme ça que le choc de deux visions de l'art et pourquoi pas...

Donc moi j'ai une conception un peu à l'articulation. Par exemple, lorsque je vois les œuvres de Soty One Gonzalez, je trouve sa fresque magnifique et au-dessus de tout le

monde. On ne doit pas être dans un musée pour aller la voir. Car on peut dire que le musée c'est enfermement, excluant... Tout le monde ne franchit pas les portes du musée. Après le street art comme expression de groupes qui ont quelque chose à dire sur une place à occuper dans l'espace urbain, ça a de la valeur aussi, c'est important. Maintenant, ça fait discussion.

-- Selon vous, qu'est-ce qui différencie un dessin sur un mur pour qu'il soit vu comme une œuvre d'art et un autre qui n'en est pas un ?

Je préfère que cela soit beau. Je trouve pas que l'on soit obligé de faire la merde pour dire d'exprimer quelque chose. Voilà. Après cela fait discussions. Quand je vois les trains passer je les trouve plus beaux décorés ou pas. Dans le street art il y a les tags, il y a les graffs... Alors les tags, oui on peut en dire ce que l'on veut. Chacun s'approprie un mode d'expression, un mode d'écriture, que ce soit l'image ou que ce soit le dessin... Pourquoi pas. Dans l'espace public, tout a sa place il me semble.

-- Que pensez-vous de la démarche et des préjugés que le street art a dû subir ? Pensez-vous que ces préjugés existent toujours aujourd'hui ?

Alors je peux déjà vous dire qu'à Bruxelles, il avait mis en place une cellule anti-tags qu'ils sont en train de démanteler. Donc on voit quand même une ouverture. C'était marrant car pour la 2^e biennale, le président de l'ASBL trouvait que peindre les murs avec des graffs c'était bizarre, etc. Et puis je pense que les esprits changent. Evidemment maintenant il y a des grands noms, il y a Banksy par exemple. Certains diront que c'est un vendu, d'autres diront que ce mec a tout de même une transformation du regard que l'on a sur le street art.

A Charleroi, il y a eu des groupes d'artistes de rues qui étaient très en colère contre ces œuvres produites par des artistes internationaux. C'est très territorial.

Mais quand on a dû aller négocier avec les propriétaires pour qu'ils acceptent d'avoir une fresque sur leur mur... Paredes, l'artiste espagnol avait fait une fresque et la propriétaire n'était d'accord que si, après la biennale, l'œuvre serait enlevée. Finalement, maintenant c'est la première à dire de ne pas y toucher. Je pense que c'est comme tout, les esprits évoluent, il faut du temps.

Je pense qu'aujourd'hui les gens sont prêts à accepter que les graffeurs ne sont pas tous des criminels. Et cela je pense qu'un gars comme Banksy a évidemment amené cette idée-là, de dire qu'on n'est pas des tueurs, ni des assassins. Les mentalités évoluent.

C'est sûrement pas pareil aussi de graffer une voiture en pleine nuit ou un mur sous surveillance...

-- Justement en parlant de ça, concernant les réglementations communales maintenant... J'imagine que vous avez dû avoir besoin d'autorisations. J'imagine que si la police voit quelqu'un graffer, il aura des sanctions...

On travaille de toute façon avec la police événementielle. J'avais donné des badges aux graffeurs internationaux pendant le festival Asphalte. Ça nous faisait rigoler d'ailleurs car on se disait qu'il ne manquerait plus que ça qu'ils se fassent arrêter... C'est marrant parce que l'édition #0 c'était des photos donc pour les gens ça passait mieux. Pour la seconde édition, la première fois qu'on est allé avec le directeur artistique négocier auprès de la police ou avec les propriétaires... Quand on sortait de là, on se regardait en se demandant si on ne s'était pas fait voir comme des bêtes sauvages.

Après, à Bruxelles par exemple, la police pouvait arrêter quelqu'un en voyant sa signature et sans être obligé de le prendre sur le fait. Aujourd'hui à Charleroi il faut vraiment que l'artiste soit pris sur le fait, bombe en main.

Il y a quelque part un **assouplissement** des choses. La police sait faire la différence je crois entre un graffeur en train de faire une voiture ou un volet de manière sauvage et une artiste qui est en train de faire un mur quoi.

Avec mon fils, il me disait toujours qu'il travaillait et qu'il se faisait un compte épargne car il sait très bien qu'un jour il aura une note à payer... Et finalement la note ne vient pas... On est plus sur des amendes administratives qu'autre chose. Donc je pense quand même que les esprits changent, et qu'il y a une forme d'arrêt de la discrimination. Les street artistes ne sont plus associés directement aux délinquants, aux fumeurs de joints, etc. Je me souviens que quand mon fils s'est fait harponner et menotté, il était mineur quand j'ai été à la police le rechercher. Et je leur ai demandé si ce n'était pas un peu exagéré comme mise garde, et là le policier m'avait répondu qu'« avec eux on ne sait jamais dans quel état ils sont, certains peuvent être armés ». Je pense que ce sont des rejets. Evidemment que le gars qui est en révolte n'est pas dans le même état d'esprit que le gars qui fait des crayons dans tout Ixelles. C'est une œuvre poétique tout compte fait. Mais force est de constater que les musées accueillent les graffeurs maintenant. Sans doute y aura-t-il à chaque fois une manière de les accepter. Je pense surtout qu'il faut toujours une faille dans le domaine institutionnel ou associatif pour qu'il y ait des modes d'expression qui surgissent de manière clandestines... Peut-être que dans 10 ans, les graffeurs seront de vieux ringards et enfermés dans tous les musées. Et alors il y aura peut-être une nouvelle expression d'art urbain. C'est pour ça que le street art a évolué vers l'art urbain et la culture urbaine en général.

-- Selon vous, est-ce que vous savez pourquoi on est passé d'un art illégal et rejeté à quelque chose à la mode, de beau et qui est exposé de plus en plus, partout ? Avez-vous ressenti comme une période charnière où les mentalités ont changé ?

Je ne suis pas une spécialiste du street art mais force est de constater qu'à partir du moment où des opérateurs culturels comme le BPS22 mettent en place ce genre de choses, qu'ils font appel à JR et les gens qui disent que c'est un énorme photomaton grandeur nature... Je pense que ce sont quand même les gens de métier qui ont fait évoluer le regard sur le street art en le faisant entrer dans le milieu. Je pense que si ces opérateurs culturels ne s'étaient pas emparés de la question, cet art serait resté confiné dans une clandestinité... sans doute. C'est souvent comme ça dans l'art de toute façon. Vous savez, le surréalisme a un moment donné vu des experts et des intellectuels s'emparer de la question à son sujet... Et là évidemment on le retire de son expression de clandestinité. Du coup, les puristes refusent d'être dans le moule, ils veulent être dans la marge et en dehors de ça.

C'est comme l'artiste qui enferme dans une boîte ses excréments... C'est n'importe quoi. Je ne peux pas m'empêcher de penser que lorsqu'il y a un discours qui se construit sur une manifestation artistique ... C'est la sortie de sa clandestinité et du coup par conséquent il y a un mouvement de société autour de ça.

-- Et à Charleroi plus précisément ?

Je pense que l'édition #0 a été un tournant majeur. C'est quand même le BPS22, un opérateur culturel donc qui a voulu porter un regard presque de sociologue et d'anthropologue sur ce qu'on fait de ces friches... A Charleroi, je pense que c'est un peu cette biennale qui a planté le décor. Mais le street art en lui-même existait depuis

longtemps. Il y a une maison de jeunes à Ransart où il y a des œuvres magnifiques. Je pense qu'à Charleroi il y a eu des mouvements comme ça. Ça doit exister depuis entre 10 et 20 ans. Charleroi et ses friches, la sidérurgie, tous les graffs à la Rue de la Providence où il y a les usines... Tout ça existait avant. Il y a eu deux éditions aussi d'Urban Dream où des allemands étaient venus aussi graffer là...

Il y a un collectif de Charleroi qui a bien avant les biennales mis sa marque sur différents bâtiments et murs abandonnés des usines. Charleroi a toujours eu ses artistes de street art en son sein en fait, ils voulaient faire quelque chose de ces friches pour y montrer des choses.

Donc je pense que ça fait quand même plusieurs années donc je retire ce que j'ai dit. Je pense que la biennale a peut-être officialisé une forme de démarche mais le street art est bien présent dans cette ville depuis longtemps. Mais il n'avait pas ce retentissement.

Oserais-je dire que Paul Magnette, en officialisant son envie d'inscrire une forme artistique dans des rdv culturels... En tout cas il a soutenu cela.

- **Au sujet du festival Asphalte**

- Comment s'est déroulé le début du projet de votre côté ? Comment cela s'est mis en place ? Ça s'est bien passé ?

Alors oui, il faut bien se dire aussi que des frictions il y en a toujours. Il faut aussi savoir que les opérateurs culturels, en tout cas certains, à l'image de leurs artistes ont des égos et des personnalités prononcées. Il y avait aussi derrière ça des enjeux politiques, il ne faut pas se le cacher. Il y avait des opérateurs culturels qui n'étaient pas chaud chaud mais qui se sont sentis poussés car ils ont su que la démarche était soutenue politiquement. Bien sûr qu'il y a des frictions, car par exemple, pour la 1^{er} édition, Pierre-Olivier Rollin a pris la direction artistique car il le voulait mais en même temps il ne voulait pas être reconnu comme tel. En même temps, on sent de la compétition et en même temps, ce sont des personnalités fortes. Et moi j'étais au milieu de tout ça... Heureusement j'étais accompagné d'un coordinateur logistique qui était habitué des grands événements internationaux, qui a une formation militaire et qui me disait qu'il fallait que je regarde mes pieds et que j'avance. Ça plus les difficultés liées à la gestion de l'argent... Ce sont des aventures. J'y ai laissé beaucoup d'énergie. Ce n'est pas un petit monde qui est disposé naturellement à se mettre autour de la table et discuter... Non chacun défend sa chapelle et c'est comme compliqué.

Mais à Charleroi, on sent quand même qu'il y a de bonnes énergies. Le carolo est indomptable et indompté et les opérateurs culturels reflètent bien cette image-là. Ce qui est compliqué aussi c'est quand vous voulez insérer les associations dans l'équation. Vous avez alors une cassure, qui est de moins en moins forte cela dit entre les opérateurs culturels qui ont pignon sur rue et les associations qui s'inscrivent en contre-pouvoir. C'est faire en sorte que tout ce petit monde-là ait son espace dans ce petit projet. Exemple : Dans la presse on voyait souvent que pour le « Bisou m'chou » on avait claqué 50000 euros. Les associations se victimisaient en disant qu'ils n'avaient que des miettes à côté de ça. En même temps, je travaillais depuis longtemps avec les deux. Je leur ai proposé plusieurs fois de venir en discuter mais ils ne voulaient pas parler « avec ceux au pouvoir » donc à partir de là... La ferme. Tu veux ta place ou tu ne la veux pas.

Mais après cela fait des discussions passionnées et passionnantes. Alors que l'on se dit à chaque fois que l'on ne veut plus les voir, il n'y a jamais de rupture évidemment.

Ce qui est caractéristique aussi c'est que l'organisation d'Asphalte c'est toujours à l'arrache hein. A chaque fois on se dit qu'on a 2 ans devant nous mais on finit toujours par courir partout 6 mois avant pour chercher des sous car on n'a pas 1 balle. Il faut concevoir un squelette événementiel, il faut définir une thématique, etc. La coordinatrice financière que j'étais et le responsable artistique, on avait des cernes jusque par terre. On dit toujours plus jamais et puis on la recommence... C'est toujours un événement compliqué parce qu'en plus Asphalte c'est un événement artistique mais aussi politique... Donc il faut jouer avec ça. Pour aller chercher des sous c'est compliqué... Du côté des pouvoirs publics, ce sont toujours des queues de budget. Alors on va voir les pouvoirs économiques mais c'est aussi délicat car ce sont des gens qui attendent des retours sponsoring...

- Même avec ce soutien de monsieur Magnette, il était difficile de recevoir des fonds de la part de la ville ?

Même s'il nous a soutenus, il faut toujours voir aussi par rapport à l'actualité. Il y a des comptes à rendre. Mais c'est vrai que quand j'ai envoyé un dossier à la commune j'avais une réponse très vite. Mais bon, pour les fonds c'est sûr que c'est compliqué, c'est tout de même 25000 euros. Mais c'était aussi important de préciser médiatiquement que l'argent d'Asphalte n'était pas venu du fond destiné à l'action sociale de la ville ou autre... On est allé chercher auprès de la loterie, on est allé chercher des queues de budget. Le CPAS a soutenu évidemment mais dans le cadre des activités citoyennes, la ville a soutenu aussi mais dans un autre cadre... Chacun restait dans ses clous. Il faut aussi savoir que pour cette dernière biennale, on a voulu réduire le coût de 50%. On est passé d'un budget de 700 000 à la seconde à 300 000 à la dernière. L'enjeu c'est aussi de dire aux opérateurs culturels que c'est un projet pour la ville et pour la redéployer. On les a amenés à consacrer une part de leur programmation à ce projet-là.

- Comment est composée votre équipe dans l'ASBL ?

On est une petite dizaine. Mais je pense que c'est une ASBL qu'il faut ouvrir à d'autres personnes. Il faut savoir aussi que c'est une ASBL qui ne fonctionne qu'au moment de la biennale. Il n'y a pas de personnel, il n'y a pas de fonctionnement en dehors. C'est pour ça que j'ai arrêté la présidence moi. C'était comme si j'avais 2 métiers dont 1 n'était pas payé. C'est parce que j'avais l'expérience, mais il faudrait y mettre un juriste, un comptable, peut-être aussi des représentants du monde académique, du monde économique... Jusqu'à présent ce ne sont que des opérateurs culturels et moi qui venait plutôt des métiers de la coordination.

Personne n'est payé là-dedans, il n'y a pas de subsides directement, ce n'est qu'une instance administratives qui permettaient de recevoir les fonds pour l'événement et puis de les rétrocéder aux différents intervenants et partenaires. Mais aussi le fait que je sois là dans l'équipe était une manière d'instaurer une certaine neutralité. C'est vrai que c'était un projet plutôt politique donc il était important que quelqu'un soit neutre et les arrête quand ils allaient trop loin.

Je ne suis pas un fan de la politique mais il faut quand même laisser à Magnette cette ouverture d'esprit... c'est quelqu'un qui a soutenu et qui a laissé en même temps à chacun la possibilité de faire son métier.

-- Pensez-vous que les autres acteurs de l'organisation perçoivent le street art d'une autre façon grâce à Asphalte? Vous avez eu des échos de cela ?

Non mais je pense qu'à Charleroi, que ce soit le centre culturel ou Pierre-Olivier Rollin... Je pense qu'il y avait déjà une ouverture. Il y avait après des discussions

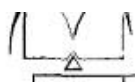
entre eux sur street art et culture de la rue blabla... Mettez des intellectuels autour d'une table et voilà.

Charleroi-danses avait déjà à l'époque fait danser des danseurs dans des vitrines... Non je pense que là-dessus, on était déjà dans un terrain assez conquis.

-- Avez-vous quelque chose à ajouter ?

J'aimerais rappeler quand même que c'est vrai que la culture est un levier de relance économique d'une ville comme Charleroi. Je m'explique. Par exemple, on a quand même essayé de travailler avec des équipes carolos, que ce soit des menuisiers, des électriciens, des régisseurs, des techniciens, etc. Souvent moi j'ai entendu « on a autre chose à foutre que de mettre du fric dans des fresques »... Et bien non. Il ne faut pas oublier que ça c'est le travail du monde. C'est important de la dire car parfois on n'y pense plus.

- **Document ASBL Asphalte -> Moniteur Belge**

 **Volonté** **Copie à publier aux annexes du Moniteur belge après dépôt de l'acte au greffe**


13142697

Tribunal de commerce de Charleroi
Entré le
09 SEP. 2013
Le greffier

N° d'entreprise : 538.451.354
Dénomination
(en entier) : **ASPHALTE**
(en abrégé) :
Forme juridique : ASBL
Siège : Boulevard Solvay, 22 à 6000 CHARLEROI
(adresse complète)
Objet(s) de l'acte : Constitution de l'ASBL

Les soussignés, personnes physiques:

ROLLIN Pierre-Olivier, de nationalité belge, né à Charleroi le 16 janvier 1970 et domicilié 27, rue des Bois à 6511 STREE - RN 700118-045-19

RIOLI Stéfania, de nationalité belge, née à Charleroi le 01 juillet 1976 et domiciliée 2, Allée Sud à 5851 THY-LE-CHÂTEAU - RN 760701-120-40

RENOTTE Frédéric José, de nationalité belge, né à Charleroi le 02 juin 1970 et domicilié 82, avenue du Cor de Chasse à 1170 WATERMAEL-BOITSFORT - RN 700602-355-30

LAURENT Fabrice, de nationalité belge, né à Charleroi le 14 septembre 1978 et domicilié 32, rue de la Rivelaïne à 6061 MONTIGNIES-SUR-SAMBRE - RN 780914-353-55

DARGENT Denis, de nationalité belge, né à Aiseau le 28 février 1969 et domicilié 11, rue des Binches à 6200 CHATELET - RN 690228-121-17

VOISIN Romain, de nationalité française, né à Bethune le 25 juillet 1987 et domicilié 94, rue des Francs à 6001 MARCINELLE - RN 870725-411-36

BONCI Gaël, de nationalité belge, né à Charleroi le 14 janvier 1978 et domicilié 108, Allée de Monfayt à 6120 HAM-SUR-HEURE - RN 780114-147-11

THIRION Vincent, de nationalité belge, né à Etterbeek le 12 mars 1966 et domicilié 9, rue de la Coulette à 7161 FELUY - RN 660312-001-76

LACROIX Geneviève, de nationalité belge, née à Charleroi le 01 mai 1958 et domiciliée 62C, rue des Sept Petites à 6120 NALINNES - RN 580501-094-62

ABAIGAR Frédéric, de nationalité espagnole, né à Anglet le 27 août 1956 et domicilié 20, rue du Basson à 6001 MARCINELLE - RN 560827-537-79

VARHULST Pascal, de nationalité belge, né à Nivelles le 18 février 1972 et domicilié 133, route de Philippeville à 6010 COUILLET - RN 720218-313-91

Bijlagen bij het Belgisch Staatsblad - 18/09/2013 - Annexes du Moniteur belge

- Archives « **Projet Inside Out** » à Charleroi en 2012



- Archives « **Asphalte#1** »

Maya Hayuk

L'installation de Maya Hayuk peut être vue sur la Glacée de Charleroi Expo.

« La couleur est pour moi vraiment magique, même spirituelle. Je pense que plus le monde est sombre autour de moi, plus les couleurs doivent être éclatantes. »

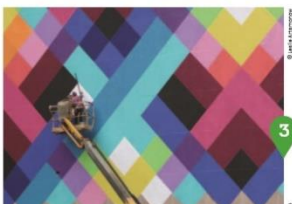
Maya Hayuk fait vibrer nos psychés avec les couleurs, comme la musique le fait avec les sons. Sa peinture est abstraite, les couleurs vives, la symétrie balance une composition complexe adaptée à l'architecture. Des motifs folkloriques ukrainiens au Mandala, en passant par l'image du cosmos ou d'un film psychédélique... les références à la pop culture infusent sa pratique artistique en l'ancrant dans son époque. La musicalité de l'œuvre de Maya Hayuk invite au premier plan des émotions l'empathie collective.



Maya Hayuk's work can be seen at Glacée, Charleroi Expo.

« For me, colour is really magical, even spiritual. I feel that the more sombre the world around me, the brighter the colours should be. »

Maya Hayuk excites one's psyche with colour, in much the same way music does with sound. Her paintings are abstract, the colours vibrant, the symmetry balances complex compositions modified according to the architecture. Mandala motifs from Ukrainian folk-art, interspersed with an image of the cosmos or a psychedelic film... references to pop culture infuse her artistic practice, making it a product of its time. The musicality of Maya Hayuk's work appeals to collective empathy, bringing emotions to the foreground.



pi0

pi1

Steve Powers

L'installation de Steve Powers peut être vue sur la façade de Charleroi Expo, depuis la rue de la Vieille Glacée.

« Quand je peignais du graffiti, je me focalisais sur un seul mot. Maintenant comme artiste, je me focalise sur tous. »

Plein d'esprit, le langage hybride de Powers oscille entre l'écriture et le pictogramme. Chaque peinture murale reflète un trait de caractère positif propre à une communauté locale. Image introspective pour le voisinage, elle devient blason aux yeux des autres. En faisant un portrait intime de la population sur les murs, il en humanise l'architecture.

Steve Powers' work can be seen on the facade of Charleroi Expo.

« When I was a graffiti artist, I used to focus on one word at a time. Now, as an artist, I focus on all of them. »

Powers' clever hybrid language oscillates between writing and pictograms. Each wall painting reflects a positive character trait specific to a local community. An introspective image can allow neighbourhood to be restored to its former glory in the eyes of others. By painting an intimate portrait of the population on the walls, he brings a human element to architecture.



pi2

HuskMitNavn

Les interventions de HuskMitNavn peuvent être vues à l'école Cuberte et sous le ring en direction de la place de Muri.

« Je m'inspire de mon environnement. Il n'est pas super excitant, mais il est plein de choses et de situations auxquelles toute personne ordinaire peut s'identifier. Je ne dois pas imaginer grimper une montagne pour être inspiré. »

Le regard humoristique sur la société inspire l'humour chez HuskMitNavn. Le dessin est fluide et rend parfaitement lisible l'émotion voulue. Par ironie, l'artiste danois a choisi un pseudo difficilement mémorable, HuskMitNavn, qui se traduit par : « Souviens-toi de mon nom ». »



HuskMitNavn's work can be seen at Cuberte School and under the ring road in the direction of place de Muri.

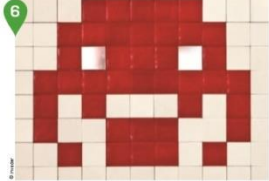
« I am inspired by my surroundings. They aren't super exciting, but they're filled with things and situations that anyone can identify with. You don't always have to climb a mountain to feel inspired. »

HuskMitNavn's humorous take on society exudes humanity. The artist's drawings are fluid and perfectly depict the desired emotion. Ironically, the Danish artist opted for a pseudonym that's difficult to memorize. HuskMitNavn, which translates as « remember my name ».

Invader

L'intervention de Invader peut être vue sur la place de Muri.

En 1996, l'artiste français choisit le pseudonyme « Invader » en référence au jeu SPACE INVADERS (1978), inspiré par les célèbres caractères à six bits tels que Super Mario, Pac-Man et Space Invaders. Il a envahi plus de 80 villes à travers le monde avec ces personnages en mosaïque ludiques et minimalistes collés aux murs. Leur présence urbaine rappelle une époque où le pixel était presque palpable en posant la question de la pérennité de l'histoire digitale. L'œuvre d'Invader est physique et virtuelle. Le pixel mosaïque devient digital une fois photographié et posté sur le web... Et l'invasion s'étend au rythme d'une conscience cosmopolite planétaire.



Invader's work can be seen on the Muri place square.

In 1996, the French artist gave himself the pseudonym « Invader », a reference to the game SPACE INVADERS (1978). Inspired by the famous 8-bit characters (such as Super Mario, Pac-Man and Space Invaders), he has taken over 80 cities around the world by stenciling his playful and minimalist mosaic characters stuck on walls. Their urban presence brings back memories of a time when the pixel was almost palpable, by calling into question the permanence of digital history.

The Invader piece is physical as well as virtual, the mosaic pixel is transformed into a digital item once it has been photographed and posted on the web... And the invasion spreads at the pace of a cosmopolitan global consciousness.

Sixte Paredes

L'intervention de Sixte Paredes peut être vue depuis la rue Tardieu.

« J'ai beaucoup d'admiration pour les cultures dites "primitives". »

Au-delà de l'influence formelle, Sixte Paredes est inspiré par ces cosmologies anciennes où le chamanisme célébrait une nature puissante et omniprésente. La jungle urbaine a remplacé la nature et la paroi de la grotte est devenue béton pour cet artiste barcelonais formé à l'école du graffiti à la fin des années 80. La peinture murale est pour lui un acte de réconciliation avec la ville. Un hommage sous la forme d'un langage sacré dont nous avons oublié le sens.



Sixte Paredes' work can be seen at rue Tardieu.

« I have a lot of admiration for so-called "primitive" cultures. »

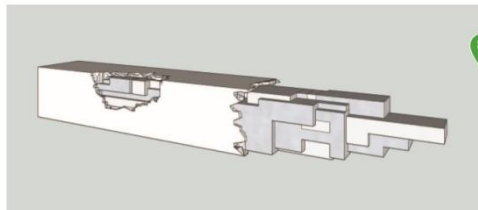
Beyond formal influences, Sixte Paredes is inspired by ancient cosmic laws, where shamanism celebrated a powerful and omnipresent natural realm. Nature has been replaced by the urban jungle, and cave walls replaced by concrete for this Barcelona artist, who trained at graffiti school in the late 80s. For him, wall painting has come to represent an act of reconciliation with the city. A homage in the form of a sacred language whose meaning we have forgotten.

Boris Tellegen

La sculpture de Boris Tellegen peut être vue dans le Parc du Tardieu.

« J'essaie de conduire par une loi indéfinissable dans le progrès. Mon travail explore un autre univers, où les forces automatisées développent leurs propres structures et formes de pensées. »

La sculpture de l'artiste hollandais évoque le changement et la force résistante. Les volumes métalliques semblent jaillir du béton, mesurés par une conscience inépuisable, et il a lui-même le regard complexe d'une forme minimale. La lettre A, incluse dans le métal, signe la sculpture en faisant référence à son pseudo de graffiti : AELSA.



Boris Tellegen's sculpture can be seen in the Parc du Tardieu.

« I would like to direct by an unbreakable belief in progress. My work explores another scenario, where universal automatic forces develop their own structures and types of thought. »

The Dutch artist's sculptures evoke change and inner strength. The metallic bodies seem to burst out of the concrete, propelled by an unstoppable force while simultaneously forming the complex core of a minimal form. The letter A incorporated in the metal is the sculptor's signature, and as such makes reference to the graffiti artist's pseudonym AELSA.

Escif

Les interventions d'Escif sont exécutées en ville. Cherchez l'œil !

« Je conçois la peinture comme un exercice de réflexion qui peut être partagé avec les autres. Je ne cherche pas à faire de la peinture décorative, j'essaie de réveiller la pensée du public. »

La condition humaine et plus précisément les barrières psychologiques où l'homme s'enferme lui-même sont les axes autour desquels s'articule la réflexion picturale de l'artiste espagnol, Escif. Mais le point de départ reste le lieu de l'intervention, la rue, la ville...



Escif's work can be seen all around the city. Seek for it !

« I perceive painting as an exercise in reflection that can be shared with others. My aim is not to create decorative paintings, I try to invite reflection among members of my audience. »

The human condition, and more specifically, the psychological barriers that confine man are themes around which the pictorial representations of the Spanish artist, Escif, are organised. But the starting point is always the location of the event, the street, the city...

Poch

Les interventions de Poch sont exécutées en ville. Cherchez l'œil !

« Mon travail n'est pas vraiment politique mais il est clairement antifasciste. »

Les références de l'artiste français sont l'imagerie ska twotone, mods et punk rock. Limité par le format de l'affiche, il prend le parti d'une représentation de personnages à taille réelle, ouvrant un dialogue et une interaction avec le spectateur. Anachroniques, les figures qu'il représente sont les acteurs d'une scène punk 80's dont la rue est le décor, propice à toutes les errances. Fidèle aux codes iconographiques chers à ses jeunes années, il idéalise les instantanés d'une époque révolue où forum des Halles rimait avec batte de baseball, perfecto avec chaîne de vélo, subutex avec triplex.



Poch's work can be seen all around the city. Seek for it !

« My work is not really political but it is definitely anti-fascist. »

The French artist's work is inspired by ska twotone, mods and punk rock imagery. Limited by the poster format, the artist has opted for real-size character representations, inviting dialogue and interaction with spectators. The figures he represents are anachronous; players from the 80's punk scene, in a street setting open to all possibilities. In keeping with the iconographic values of his youth, he idealises the snapshots of a bygone era, where Forum des Halles rhymed with « batte de baseball » (baseball bat), perfecto with « chaîne de vélo » (bike chain), subutex with triplex.